

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Une prise d'habit / X

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 201-207

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UNE PRISE D'HABIT

A MON AMI AHUMAR.

Une pluie fine mouillait les trottoirs du boulevard dans l'après-midi du 9 décembre 19..., et je ne rencontrai que des figures maussades pendant une marche d'une heure pour arriver à la Rue de R...

Là se trouvent les immeubles de la Congrégation de X... autorisée par le gouvernement français selon la récente loi inique, qui a chassé tant de Congrégations religieuses du sol français, réputé si hospitalier. Un an avant, j'y avais amené la plus jeune de mes filles pour l'y laisser. Elle avait alors dix-sept ans, et entra dans cette Congrégation comme postulante.

Après la mort de sa mère, se sentant la vocation religieuse, elle m'avait demandé l'autorisation d'entrer au couvent et je la lui avais accordée, car, ayant avant tout, le souci de son bonheur, je ne voyais aucun inconvénient à l'y laisser entrer si jeune ; au contraire, j'avais la conviction qu'il valait mieux de ne pas la soustraire au contact habituel de ces bonnes dames, qui devaient plus tard être ses compagnes, pour la vie. Les critiques et les reproches que j'avais à essuyer me touchaient peu ou point.

Donc, le 9 décembre 19..., après une bonne heure de marche, je me retrouvais, pour la seconde fois, devant la porte du Couvent. Il pouvait être trois heures moins le quart, et la cérémonie devait commencer à 3 heures précises. Je pensais, en ce quart d'heure, embrasser ma fille et causer avec elle. C'eût été si bon après plus d'un an de séparation, et surtout en ce jour où elle devait me quitter tout à fait, car c'était

à la cérémonie de sa prise d'habit que j'allais assister ; et dès ce moment, la maison paternelle devenait interdite à ma fille.

A peine le timbre en contact avec la sonnerie, la porte s'ouvrait et je pouvais entrer. J'exprimai le désir de voir de suite ma fille, mais on me fit doucement comprendre qu'il y avait impossibilité absolue avant la cérémonie, selon les règles du couvent la prise d'habit étant précédée de quelques jours de retraite, sans le moindre intervalle, — pas même en faveur d'un père.

« Refuser à un père de l'amener auprès de sa fille après plus d'un an de séparation, n'est-ce pas pénible pour lui !

Est-ce que la règle pour l'enfant s'étend jusqu'au père !

Ce père, qui donne sa fille à Dieu, n'est-il donc plus digne de la revoir quand son cœur le désire ?

C'est à penser qu'elle n'est plus à lui, et que ce qu'il croyait un sacrifice pourrait être considéré comme un abandon ! »

Que mes réflexions, si elles paraissent injustes, me soient pardonnées par celles qui en sont involontairement la cause !

Il ne me restait donc qu'à me rendre directement à la chapelle, et attendre la venue de celle qui inconsciemment me faisait tant souffrir.

* * *

A peine entré, une de ces dames venait m'indiquer une bonne place pour bien voir. Je me laissai

conduire par un escalier jusqu'à la galerie supérieure où se trouve l'orgue. Là, je me tapissai dans un coin pour être tout à mon aise. Du moins je pensais pouvoir l'être.

Bientôt, la galerie fut entièrement occupée par de nouveaux arrivants, et une dame laïque vint gravement s'asseoir devant l'orgue. A part quelques petits bruits de toux, silence complet dans la chapelle.

Enfin les premiers accords de l'orgue remplirent la voûte et mon cœur commença à s'agiter. Quelque chose d'indescriptible s'empara de tout mon être. Je sentais que j'allais perdre un être bien-aimé, et ma conscience se révolta un instant à l'idée de sacrifier mon enfant.

Mais il était encore temps ! Je pouvais empêcher le fait de s'accomplir!...

A quoi bon, et pourquoi ? me dit une voix ; oui, pourquoi barrerais-tu l'entrée de l'église à ta fille ?

N'y vient-elle pas pour y chercher et trouver son bonheur ?

Ah ! homme de peu de foi, tu n'y crois déjà plus, à son bonheur !

Et elle qui, pleine de foi, vient pour assurer en même temps le tien !

La révolte était soudaine mais aussitôt réprimée, et mon cœur s'apaisait tout à fait, quand je vis au-dessous de moi deux gentilles petites fillettes s'avancer gravement, portant une corbeille contenant des habits de religieuses. Venaient ensuite les postulantes, la T. R. M. Supérieure Générale et la R. M. Maîtresse des Novices.

Sur les cinq postulantes quatre étaient sœurs converses, habillées de mousseline blanche, tandis que

la cinquième, dame de chœur, était mise avec élégance, en robe de satin blanc à longue traine, une couronne de fleurs d'oranger sur la tête. Celle-ci attira de suite mon regard, et, comme fasciné, je ne la quittai plus des yeux. Sa silhouette, son ombre, son souffle de tendresse et de douceur filiales m'apprenaient que cette apparition était ma fille.

C'était elle, en effet, qui s'agenouillait maintenant devant l'autel, pendant que l'orgue et le chœur entonnaient le cantique :

« Je t'ai fait, Dieu d'amour, une ardente prière,
Entends, exauce mes désirs...
Que j'habite, ô Seigneur, dans ton doux sanctuaire,
Jusqu'au dernier de mes soupirs ! »

Mais quand arrivé au pied de l'autel, le célébrant entonna le : « Veni Creator », mes sens commencèrent à se troubler et j'eus de la peine, le chant terminé, à comprendre les demandes et réponses qui se succédaient. Il m'a fallu un effort suprême pour refouler mes sanglots, qui, se pressant toujours, voulaient éclater. J'avais la gorge oppressée, et, comme paralysé, je restais les yeux fixés sur ma fille, quand, tout à coup, mes oreilles perçurent le doux son de sa voix.

« Mon père, dit-elle, je demande humblement la grâce d'être revêtue du saint habit et admise au noviciat de la Congrégation de... »

Sur quoi, le prêtre lui adressa la question sérieuse entre toutes :

« Est-ce de votre plein gré, librement, sans aucune suggestion ni contrainte, que vous demandez à revêtir le saint habit ? »

Prompte, libre et ferme fut la réponse :

« Oui, mon père ! »

A cet instant, je crus qu'elle m'appelait, moi, son père ; mais, mes sens troublés m'avaient trahi ; c'était au R. Père officiant qu'elle s'adressait. Je ne lui étais plus rien.

Ma tête tomba lourdement dans mes deux mains, et dès ce moment je ne sus plus ce qui se passait. Je devais avoir le délire. J'avais la gorge serrée par une main invisible, et j'aurais voulu crier, quand, par enchantement, je vis en rêve un beau jeune homme, au front serein, au regard franc, se diriger vers ma fille et me l'amener en me disant :

« Voici, père, votre fille, donnez-la moi ; je la rendrai heureuse ! »

Oh ! dans ma tête et dans mon cœur, quelle tourmente ! Et tout se mêlait, se fondait comme estompé avec les sons graves et harmonieux de Forgue et du chant !

Un silence profond devait régner dans la chapelle et en moi. Subitement, mes sens se réveillèrent en entendant prononcer le nom de ma fille.

« Mademoiselle XX, désormais vous serez appelée sœur Marie de... »

Et de nouveau mes sens m'abandonnèrent. Ma pauvre tête devait chanceler sur mes épaules ; un voile épais devait couvrir mes yeux. Tout devenait gris, et dans mon cœur une nuit profonde devait régner, lorsque des sons extrêmement doux vinrent me tirer de ma léthargie. C'était le « Magnificat » qui me rendait à la

vie. Ouvrant les yeux, j'avais le regard fixé à la même place, là où se trouvait ma fille ; mais celle-ci n'y était plus, du moins je ne la retrouvais plus.

A sa place se mouvait une forme indécise, très noire, la tête cachée sous un voile blanc ; un tout petit corps, sans grâce et sans charme...

Ce ne pouvait être ma fille, non, j'étais le jouet d'une hallucination,... et pourtant elle devait se trouver là. Est-ce que ma vision de tout à l'heure aurait été une réalité ?... Non, j'étais forcé de me rendre à l'évidence. C'était bien ma fille qui était là, elle, qui jadis charmait par son élégance.

Mes yeux de père avaient de la peine à me persuader, et mon cœur était rempli de tristesse, au point de ne laisser place à la moindre révolte. Le fait était accompli... Ma fille n'était plus à moi. Et pourtant une lueur de consolation me fit comprendre qu'elle était encore ma fille, qu'elle ne m'avait pas quitté pour toujours, que son amour filial n'était pas amoindri, que j'étais toujours son père. Et d'autre part, si un jeune homme me l'avait demandé pour son épouse, est-ce que j'aurais pu la lui refuser après la promesse solennelle de la rendre heureuse ? Je n'aurais pu ; elle m'aurait donc quitté... Et quel eût été le sort de ma fille ?... Récrimination, colère, larmes, rien n'aurait pu changer le fait accompli. Les regrets seraient venus, mais trop tard.

Toutes ces réflexions se succédaient rapidement dans ma tête quand une autre vision se présentait.

Quelque chose d'extraordinaire se passait en moi. Une détention complète des nerfs se fit sentir et les larmes pouvaient enfin couler, et elles coulèrent en abondance, et je voyais au-dessus de ma fille et de

l'autel, dans les nuages de l'encens, une autre forme lumineuse, pleine de grâce, pleine de douceur...

Il me semblait qu'elle étendait ses bras pour recevoir ma fille, je croyais voir remuer ses lèvres pour lui parler. Et ma fille la regardait, et toutes deux devaient se comprendre. (*)

Alors un soulagement ineffable chassa ma tristesse, une subite lueur, bien douce, envahit mon pauvre cerveau, mon cœur battit à l'unisson, et ma langue, alourdie par l'émotion, balbutia :

« Oui, ma mère, prenez ma fille, je vous la donne, qu'elle soit aussi la vôtre. Elle sera infiniment heureuse ! !... »

Et une douce chaleur se dégagait des nuages, me réchauffant le cœur, et deux voix se confondirent pour me dire :

« Merci mon fils ! » — « Merci mon père ! »

X.

(*) Au fond de la chapelle, au-dessus de l'autel, dans un enfoncement, se trouve une statue de la Ste Vierge, éclairée artificiellement, d'un effet captivant.